

Bernard SELLIER

*A l'Ombre
des Mirages*

Roman

Du même Auteur :

Les deux vies de Julien Lacombe, Roman, Editions de l'Xcea

A l'Ombre des Mirages, Scénario Long métrage

Les deux vies de Julien Lacombe, Scénario Long métrage

Un Mausolée de sable, Scénario Long métrage original

Sortie de Scène, Scénario Long métrage original

Dérives, Nouvelles

Arpenteurs de Vie, Poèmes

CinéRimes, 102 Poèmes inspirés de films

Croquis Humains (+ Tarot), Poèmes

Gouffres de Lumière, Poèmes

Nectar de vie, Poèmes

La Goutte et le Vase, 3 Saynètes (non édité)

Les Portes de Janus, Pièce en 5 Actes

Première Partie :

La Nuit

« Qu'est-ce qui réunissait nos trois vies, quelle histoire ? Oh ! J'ai cherché des miracles, et maintenant que je n'en cherche plus, il me semble en voir partout. Ils disent « le hasard », mais quoi ? Le plus petit de ces hasards brille comme une étoile dans la grande forêt du monde ; et, parfois, il me semble qu'un geste fortuit, une petite seconde d'inattention, un sautillerment à droite plutôt qu'à gauche, une plume d'oiseau, un rien qui souffle, contient un monde de préméditation vertigineux - et peut-être... Peut-être ne voyons-nous pas tout ce qui relie ces moments, l'invisible fil qui s'enfonce à travers les siècles et rattache cette seconde éblouie, cette soudaine croisée des chemins, cette graine qui vole, à une autre histoire inachevée, une ancienne promesse non tenue, une colline oubliée, une fontaine d'autrefois où deux êtres s'étaient souri en passant. Où est le commencement de l'histoire ?...

...Quelquefois, je crois qu'il y a plus de mystère dans un rien qu'on heurte par hasard, que dans toutes les infinitudes du ciel, et que la clef du monde n'est pas dans l'infiniment grand, mais dans un minuscule clin d'œil surpris au piège... »

Satprem

« Par le corps de la terre »

Chapitre 1

La porte du cabinet de travail s'ouvre avec violence. Guy sursaute. Mais, plus encore que cet événement sans précédent, c'est la pâleur de Sarah qui fait monter une angoisse à son cœur.

— Que se passe-t-il ? Les enfants ?...

Elle secoue négativement la tête, incapable d'articuler un mot.

— Dis-moi quelque chose. Tu es malade ? Viens t'asseoir...

Il la guide vers le petit fauteuil que Marie, encore endormie ce matin-là, occupe d'ordinaire. Par réflexe professionnel, il prend son pouls. Faible et rapide. C'est la première fois depuis bien longtemps que Sarah manifeste ce genre de symptôme.

— Ma chérie, ça va aller mieux. Ne t'inquiète pas...

— Guy, je... je viens de vivre une chose horrible, une chose...

— Mais quoi ? Où ?...

24 Heures plus tôt

15 Juillet

— Maman !

Pour la dixième fois, Jérôme s'époumone.

— Maman ! Regarde-moi, maman !

Sarah est immobile sur une chaise longue, à l'ombre du grand pin. La brise méditerranéenne, légère, insidieuse, s'évertue à soulever sa jupe de mousseline

retenue par un livre, dont le seul but semble être de faire obstacle à cette intrusion. Ses yeux demeurent obstinément clos. Jérôme le sait. Il ne s'agit nullement d'une certitude objective, la distance qui les sépare est trop grande pour cela, mais d'une certitude du cœur. Donc plus sûre ! Il reprend son souffle, se dandine d'un pied sur l'autre, indécis. Une brusque sensation de vide surgit du fond de ses entrailles. Vive, mais fugace.

« Elle est toujours en train de méditer, ou de réfléchir, de s'analyser. Non, pas toujours. Mais de plus en plus souvent, c'est sûr ! La plupart des copains se foutaient de moi s'ils savaient que je la trouve géniale. La plus géniale des mères. Peut-être que je suis débile ! Même ce trouillard de Ludo me l'a asséné le mois dernier, en reculant de trois pas, de peur que je lui fasse péter son appareil dentaire ! Pour qu'il le pense, et surtout qu'il ose le dire ! C'est vrai ? C'est quoi une mère super ? Celle de Manu, qui le laisse passer cinq heures d'affilée devant son ordinateur, parce qu'elle est occupée à baiser son amant ? Ou celle de Mireille, qui rentre à minuit sans que personne ne sache ce qu'elle a fabriqué depuis le matin aux aurores ? »

Le bouillonnement des quinze ans voudrait faire bondir son corps vers elle, embrasser les joues roses qui embaument le jasmin, goûter un gros câlin sur la poitrine ferme, tendre, rassurante. Mais quelque chose qui n'a pas encore de nom, qui est obscurément tapi au fond de lui, respecte déjà l'autre. La poussée de tristesse s'est dissoute aussi soudainement qu'elle était apparue. « Alors quoi ? Je ne suis quand même pas ici pour aller pleurnicher dans les jupes de maman ! Pas question de singer Ludo et sa mère poule ! Elle ne veut pas assister à l'exploit que je prépare ? Tant pis pour elle... »

Depuis le début des appels, le cœur de Sarah bat plus vite. Un intense besoin de goûter les dernières secondes de paix la retient de s'ouvrir entièrement à la vie objective qui l'entourne. Difficile de définir avec limpidité cet état de transition délicieux, éphémère. « Le moment présent dans sa plénitude »... Oui, sans doute est-ce l'expression qui convient le mieux. Pourquoi chercher d'ailleurs à expliquer, analyser, poser des mots factices sur des bonheurs simplement présents, qui sont les cadeaux de la Vie. Toujours le jeu de l'intellect, de cette sourde machine qui lézarde les joies en voulant à toute force les nommer ! La paix, le silence du mental, la jouissance de l'instant, la gratitude de l'âme pour cette seconde douce et parfumée, qui entremêle la voix d'un enfant bien aimé aux senteurs tièdes du jasmin, au chant du mistral et des cigales. Cette seconde qui s'est dissoute à jamais, qui ne fait plus partie de la réalité de la vie. Aussi lointaine et illusoire désormais, que si elle n'avait jamais vu le jour...

Les mains, posées de chaque côté du livre, paumes tournées vers le ciel comme pour mieux concentrer dans la conscience des cellules le don cosmique bienfaisant et chaleureux de la vie, se crispent. Les yeux s'ouvrent spontanément, cherchent, maladroitement, éblouis, la source de l'appel. Jérôme est beau ! Il est son fils, il a quinze ans, mais, objectivement, il est beau ! Son visage qui pouvait être qualifié d'ingrat il y a peu d'années, s'est métamorphosé en quelques mois, adoucissant la rudesse du regard et la courbe de la mâchoire inférieure. Une

poussée d'acné, qui avait massacré son quatorzième anniversaire au point de lui faire annuler subitement neuf invitations, s'était évanouie sans traitement, à la grande stupéfaction de son médecin de père ...

Suite à cette évolution, aussi spontanée que positive, les après-midi du samedi, traditionnellement consacrés à l'athlétisme et aux copains, avaient, en quelques semaines, vu apparaître trois ou quatre demoiselles, aussi intimidées que fidèles aux rendez-vous ! Bref, une indéniable révolution que sa demi-sœur Marie, déjà rugueuse et vindicative de nature, n'avait guère appréciée.

Marie... Dans quel recoin est-elle tapie à cette heure ? Sans doute dissimule-t-elle, derrière les volets mi-clos de sa chambre, les angoisses existentielles dont elle s'obstine à nier la réalité. Sa mine, tout au long du déjeuner, ne semblait pas présager une fin de journée harmonieuse ! Il est vrai que ses humeurs sont changeantes, sans que Sarah, ou même son père chéri, aient la moindre connaissance de la source de ces volte-face ! Guy ne semble pas être affecté par cette instabilité caractérielle devenue, au fil des années, une seconde nature. La disparition soudaine, dix-huit ans plus tôt, dans des conditions dramatiques, de la mère de Marie, est la cause perturbatrice évidente, ineffaçable. L'aide ne peut venir, pour lui, que de deux sources : médicaments d'une part, patience de l'autre. Sarah n'a jamais partagé cette vision réductrice et mécaniste de la détresse humaine, mais les quelques tentatives de réconfort se sont soldées par des réactions brutales de rejet et quelques mots crachés par une bouche de sept ans, dans une colère méprisante. Quinze ans de cela ! Aujourd'hui, Marie et Sarah s'acceptent, s'ignorent le plus souvent, échangent quelques mots anodins. Depuis plusieurs mois, la froideur que la jeune fille affichait envers sa belle-mère et son demi-frère, semblait même contaminer les rapports, jusque là affectueusement possessifs, qu'elle entretenait avec son père. Mais Guy, préoccupé par ses travaux, ne s'apercevrait de rien, tant que la perturbation affective ne se cristalliserait pas en un désordre physique biologiquement mesurable.

Guy et ses éternels travaux ! Il est, en apparence, la limpidité même, le modèle à suivre les yeux fermés pour celui qui souhaite emprunter l'autoroute de la vie, vers une destination bien définie, sans se préoccuper le moins du monde des secousses ou accidents qui jalonnent le parcours. Le but, noble, vaste, altruiste, consiste en la réparation physique des corps souffrants, mal formés ou meurtris. L'outil, c'est le scalpel. Dans ce minuscule instrument de quelques centimètres de long, réside, pour lui, l'alpha et l'oméga de la création divine, du libre arbitre, accordé par une puissance inconnue, à un petit nombre d'êtres privilégiés. Le seul moment où son regard retrouve la brillance spontanée qui le rendait tellement séduisant lorsqu'il avait vingt huit ans, c'est lorsqu'une opportunité lui est offerte, par un invité, de justifier le choix de cette profession, impressionnante pour l'opéré en puissance qui sommeille en chacun de nous. Son être se dilate, la joie gonfle son cœur, les mots se précipitent, mais ne lésardent jamais sa dignité autoritaire :

« Songez... non, le terme n'est pas bon... Représentez-vous les dizaines de millénaires pendant lesquels l'homme, si l'on peut nommer ainsi cet être hybride qui nous a précédé, a souffert, a vu son corps meurtri, sans qu'aucune puissance

dans le monde soit capable de pallier les carences de la nature, les blessures que les animaux infligeaient à nos premiers ancêtres, puis que nous avons trouvé indispensable de nous porter à nous-mêmes au cours de milliers de guerres ! Rendez-vous compte que trois ou quatre décennies ont suffi pour opérer des miracles ! Le mot effraie ? Semble emphatique ? Pour moi non ! Présentez-moi une profession dans laquelle l'homme tient le fil de la vie universelle entre ses dix doigts, au bout de cet instrument glacé qui s'insinue au plus profond du corps, pour lui redonner force et harmonie ? Ne cherchez pas, jamais vous n'en trouverez une ! »

Certains privilégiés avaient droit à cette explosion lyrique pendant quinze longues minutes. Ils renaissaient de cette expérience le cœur battant, le cerveau chaviré, écrasés par la petitesse de leurs propres occupations. Sarah, elle-même, était, au début de leur rencontre, entrée en résonance sympathique avec cette exaltation sincère et juvénile. Elle ressentait une joie intense, pure, à l'entendre exprimer la passion de sa vie. Mais, au fil des années, une évolution s'était faite. Inexorablement. Cela était sans doute dû, en partie, au ternissement des convictions de Guy. Mais sans doute plus encore à son propre cheminement intérieur, qui lui faisait entrevoir, avec une acuité de plus en plus vive, les motivations profondes, inconsciemment dissimulées sous les vernis les plus brillants.

Cette percée lente, involontaire, angoissante parfois, dans la personnalité profonde de ceux qui l'entouraient, l'avait d'abord surprise puis meurtrie. Les êtres qu'elle admirait lui apparaissaient progressivement comme des étrangers intérieurement vides sous leurs dehors superficiels, esbroufeurs. Une dizaine d'années lui avait été nécessaire pour qu'une compréhension emplie de respect pour l'autre installe l'amour et la paix dans son cœur. Aujourd'hui, même si certains accès de tristesse et de découragement l'accablaient encore par moments, elle parvenait à voir dans les qualités « bonnes » ou « mauvaises » de chacun, une simple manifestation de l'éternelle expérimentation de la Vie. La joie qu'elle ressentait de cette évolution était sans limites.

Même les vacances, pourtant peu conformes à ce qu'elle souhaitait profondément, lui procuraient d'intenses moments de bonheur calme. « Vacances » ! Quel terme incongru pour désigner ce transfert à Mougins du cabinet clermontois ! Changement à l'extérieur, continuité à l'intérieur. Les collines brûlantes et parfumées remplacent les rudes sommets auvergnats. Le luxueux bureau en noyer massif de l'Avenue de Royat se transforme en une ancienne lingerie métamorphosée en salle d'étude. Travailleur et ouvrage demeurent semblables à eux-mêmes tout au long de l'année, quels que soient les cieux qui les accueillent !

La petite pièce du premier étage, jadis envahie de draps et de serviettes sans âge, reçoit la première visite de Guy lorsqu'il ouvre la maison. Ses volets sont les premiers à s'entrebâiller, pour permettre au soleil d'illuminer les centaines de toiles d'araignées qui décorent les boiseries fanées. Décidément, le terme « bureau » ne convient aucunement. Le mot « sanctuaire » serait plus apte à évoquer cet entassement ordonné de livres, de planches anatomiques, de manuscrits, qui trouvent leur juste place en quelques minutes. L'installation faite, Guy respire. Il inspire, durant de courtes secondes, les douces nuées qui gravissent la colline pour déposer quelques senteurs délicates. Il redescend quatre à quatre les vieilles marches vermoulues de l'escalier central, pour participer à l'installation des autres membres de la famille. Marie, bien sûr, tout d'abord. Ses bagages se résument à quelques fariboles légères et insignifiantes. Sarah, ensuite. Jérôme, lui, est un homme. Il peut, doit se gérer lui-même.

Seize heures. Le chaleureux vent du sud transporte les sons cristallins d'un clocher voisin. Etranges vacances ! Ce séjour estival, annuel, éternellement semblable à celui de l'année précédente, opère simplement un prolongement campagnard de la vie clermontoise, fonde une retraite quasi monacale, ensoleillée, ruisselante de parfums et de chants de vie, mais une « retraite » ! Seuls Jérôme et Sarah, chacun à leur manière, parviennent encore à imprégner leurs cellules de l'enchantement vibratoire présent.

Une bâtisse provençale solide et fière, aux moellons dorés ; le drap bleu de la mer qui ondule silencieusement à quelques kilomètres en contrebas ; une piscine de douze mètres qui vous invite à jouir du tendre massage de son eau tiède ; trois mille mètres carrés de fleurs, de rochers brûlants, de gazon ras tondu par un voisin bienveillant et passionné... Le bonheur du Paradis ! Naguère, cela y ressemblait, parce que deux êtres y clamaient leur joie de vivre !

Oh, pour un observateur extérieur, objectif, rien n'a changé dans la forme. Guy est, en surface, identique à l'homme d'il y a seize ans, le crâne un peu plus dégarni, peut-être... Cela se voit. Et le cœur un peu plus asséché, ce qui ne se voit pas. L'évolution est celle, inéluctable, de la vie qui court après sa propre survivance. Ne serait-il pas absurde, aux yeux du monde, que la quarantaine persiste à manifester les folies réservées à la jeunesse ? Toutes choses sont dans l'ordre. Mais de l'ordre artificiel naît rarement la Joie !

« Tout viendrait-il de moi ? De mes stupides impressions, comme l'assène Guy, dans les rares moments où il se contrôle moins » ? Sarah n'a pas manqué de réfléchir à cette éventualité. En se culpabilisant, au début. Puis avec une sérénité plus distanciée, lorsque le désespoir premier s'est mué en une simple mélancolie. L'évolution n'est-elle pas une qualité fondamentale de l'univers manifesté ? Les montagnes s'érodent. Pourquoi la passion ne subirait-elle pas le même sort ? Parce qu'elle est le propre de l'humain, couronnement de la création divine ? La belle affaire ! Le temps est notre ennemi, bien plus que celui des rochers. Dix mille passions peuvent naître, flamboyer et mourir, avant qu'un millimètre de granit ait rejoint l'état d'atome ! Par bonheur, ou par cruauté, nous sommes dotés de la mémoire, cet enchevêtrement de fils égoïstes qui nous permet de recréer, à volonté,

à chaque instant, le monde d'amour que l'on a connu, que l'on s'imagine avoir créé dans la permanence. Pourquoi ne pas reconnaître que cet état divinisé par notre ego signerait la mort de la Vie ? C'est dans cette douloureuse prise de conscience, dans cette acceptation du déclin et de la mort des choses, que grandit et s'affermi la puissance de l'âme !

Les préoccupations de Guy sont tout autres. Il ne semble aucunement conscient d'un quelconque bouleversement interne. Ces ébranlements psychologiques relèvent des élucubrations pseudo-scientifiques de quelques refoulés professionnels, ou bien de confrères qui ont préféré la tranquillité de la conversation mondaine sur canapé, à l'engagement physique et franc du chirurgien, qui « loupe » ou « réussit » son coup de bistouri ! Sarah est sûre que l'éventualité d'une atrophie de ce qu'il nommait jadis, avec pompe, sa « passion d'amour », soulèverait en lui les protestations les plus véhémentes.

Les quatre premiers mois leur rencontre avaient vu l'éloignement temporaire, mais total, de tous les ouvrages et cours médicaux. Cette attitude, - d'autant plus stupéfiante de la part d'un homme renommé, ou moqué, pour son sérieux et son obsession livresque, qu'elle n'était pas apparue lors de ses amours antérieures avec la mère de Marie, - avait attiré sur lui les foudres de sa mère, et n'avait pas manqué d'affermir l'animosité naturelle que la petite fille portait à Sarah ! Le cinquième mois, un septembre pluvieux et morose, avait vu la réapparition progressive des cours sur la table de nuit, la fin des ébats nocturnes passionnés, et, ce qui était pour Sarah le plus triste, l'abandon de leurs promenades rituelles dans le jardin Lecoq, main dans la main, au milieu des parterres de fleurs. La chirurgie était, à l'époque, un mal nécessaire pour vivre décemment, élever la petite Marie qui promenait ses cinq ans dans un appartement exigü ouvrant sur une ruelle sinistre du quartier de la Cathédrale, ainsi que pour parer Sarah des toilettes que sa beauté rayonnante méritait. Là aussi, l'évolution avait frappé ! Les avis judicieux et autoritaires, que Guy se plaisait à asséner aux petites vendeuses de la Place de Jaude, s'étaient métamorphosés en quelques compliments vagues, lorsque Sarah faisait l'acquisition d'une nouvelle robe.

Le jour où il l'avait distraitemment embrassée, sans remarquer la capeline qu'elle s'était obligée à acheter le matin même, pour remplacer « l'antiquité » reprochée une semaine plus tôt, elle avait décidé que la fréquentation des boutiques de mode, déjà étrangère à ses goûts naturels, ne se ferait plus désormais que par obligation. Guy s'était fort aisément accommodé de la décision...

L'irruption de Jérôme dans ce quotidien enraciné avait donné naissance à quelques soubresauts bien venus. Si les journées clermontoises se ressemblaient, parce que la fonction de Guy au Centre Hospitalier nécessitait une présence de plus en plus longue et fréquente, celles de la Côte d'Azur, en revanche, avaient subi un

chamboulement salutaire et vivifiant. Dès que l'enfant avait amorcé ses premiers pas, le chirurgien avait spontanément quitté ses travaux intellectuels pour aborder la construction de divers ouvrages, dont l'érection d'un grillage autour de la piscine ! Pas question que le petit, qui promettait d'être téméraire, approche à moins de trois mètres de l'eau ! Le problème ne s'était jamais posé pour Marie. Peut-être manifestait-elle déjà, précocement, son aversion pour toute forme de sport ? Obéissante au moindre froncement de sourcils de son père, relativement peureuse, il est vrai qu'elle n'exigeait qu'une surveillance lointaine. Le tempérament de Jérôme ne s'annonçait pas sous de semblables qualités !

En bon scientifique, Guy avait commencé par établir consciencieusement les plans de son ouvrage, calculé le nombre de piquets nécessaires pour les soixante dix mètres de tour, avant de consacrer un après-midi entier à l'achat du matériel chez un spécialiste de la Côte. La réalisation pratique n'avait pas présenté les mêmes facilités que l'élaboration théorique ! Il avait fallu s'accommoder, durant une semaine, de plaintes pour doigts entaillés, et de cataractes verbales, débutant inmanquablement par des « bordel de merde » aussi sonores que déplacés dans une bouche parfaitement bien élevée ! L'installation enfin achevée dans le succès, le calme était revenu, éclaboussé seulement par les plongeurs de Guy, qui provoquaient l'admiration béate et muette de Jérôme.

Sarah sourit. Cette année-là avait été belle, plus radieuse encore, peut-être, que celle de leur rencontre ! Le mari-amant était devenu père d'un garçon ! Créateur d'une descendance mâle. C'est-à-dire un être complet. Il se faisait fort de concurrencer Tarzan dans le domaine aquatique, et Gorenflot, dans celui de la gastronomie. Ses complets craquaient de toutes parts. Période bénie, pendant laquelle Sarah avait étudié les recettes des grands chefs et tenté des réalisations culinaires plus téméraires que réussies ! Puis les tracas de l'hôpital avaient émergé à nouveau, les angoisses pré et post opératoires avaient recommencé à pointer leur négativité, et le ciel lumineux de Provence avait laissé la place aux lourds cumulus auvergnats.

Depuis ces jours de bouleversements joyeux, peu de changements notables étaient survenus. Jérôme avait grandi dans les jupes de sa mère. Marie s'était de plus en plus souvent claquemurée dans sa chambre, et la durée des apparitions de Guy avait inexorablement rétréci. Un déménagement épique avait transvasé meubles et habitants de l'ancienne « cage à poules » lugubre, étouffante, insalubre, tout à fait indigne d'un médecin, vers le cours Sablon, une des seules avenues, avec celle de Royat, digne d'un chirurgien en renom. Quelques armoires vermoulues et branlantes avaient laissé place à de brillantes copies d'ancien, amoureusement polies par un ébéniste de Chamalières. Marie avait décoré sa nouvelle chambre avec une autorité muette.

Jérôme et Sarah avaient suivi...

Le grillage de la piscine, si douloureusement érigé, a disparu depuis une demi-douzaine d'années. Depuis ce jour mémorable où Jérôme, aiguillonné par les moqueries de sa demi-sœur, qui n'a jamais su nager, s'est brusquement décidé à quitter la bouée qui le soutenait depuis plusieurs saisons de pénible apprentissage. En effet, étrange phénomène psychologique dont Sarah seule s'était préoccupée, Jérôme, après avoir manifesté dès sa deuxième année une intrépidité inquiétante, avait brusquement révélé une couardise inattendue dès que son père l'introduisait dans l'eau. Cela n'avait pas manqué de provoquer l'hilarité de Marie, qui se tenait fort prudemment hors de portée des éclaboussures. Plusieurs saisons avaient renouvelé cette hantise, même lorsque, très rapidement, Sarah avait remplacé son mari, absorbé par son travail et vite lassé par les « simagrées du petit ». Excellente nageuse, elle avait patiemment tenté de lever cette aversion qui ne lui paraissait pas naturelle. Sans grand résultat, jusqu'à ce jour où, pour une raison secrète, le déclic s'était manifesté. Depuis cette libération, il partageait ses quatre semaines annuelles sur la Côte, entre la piscine et le saut en hauteur. Guy, qui, par nature, n'avait pas de goûts sportifs, ne voyait plus maintenant dans ces cent mètres cubes d'eau qu'un accessoire coûteux et inutile. Marie partageait totalement l'opinion de son père ! L'identité de leurs vues était complète, aussi bien dans les domaines physiques que psychiques.

Pas plus que sa fille, Guy n'aimait la marche, la plage ou le farniente. Il est vrai que le bord de mer, envahi par le troupeau humain bruyant et malodorant (selon les termes de Marie), n'était guère attractif pour le privilégié qui possédait espace et calme. Les rares incursions sur le rivage, tentées à l'instigation de Jérôme, avaient été ponctuées par une heure de jérémiades à la descente, deux heures de jurons à la remontée, et s'étaient soldées par une décision irrévocable de ne plus recommencer de telles inepties. Pour Guy, le séjour se résumait donc à un isolement studieux, loin des corps huilés écrasés sur la grève, dans la pièce la plus reculée et fraîche de la vieille bâtisse. Seules deux pauses quotidiennes de cinquante minutes, consacrées aux repas, interrompaient ce labeur. L'aménagement le plus notable de l'emploi du temps, par rapport à Clermont, consistait en un allongement du repos nocturne, qui passait de six à sept heures.

Depuis quelques années, Sarah ne se sent plus en résonance avec cette maison qu'elle aime cependant. Oh, bien sûr, de temps en temps, les arbres, les parfums et les sons raniment le souvenir des anciennes joies. Ce sont alors de douces périodes de méditation, qui réveillent l'énergie de vie à l'intérieur de son être. Ce sont de bonnes, mais de rares heures.

Ces pierres, ces meubles, cette terre appartiennent à la mère de Guy. Une femme courageuse mais sèche, autoritaire et bornée, qui n'a jamais accepté le remariage de son fils. Avait-elle d'ailleurs accepté le premier ? Sarah s'était posé la question. Guy n'y avait répondu que fort évasivement. Toujours est-il que, même si la vieille dame n'est jamais présente pendant le séjour de son fils, son ombre pesante plane sur chaque recoin du domaine. Chaque cadre, chaque couvert en argent, chaque serviette brodée font resurgir les mêmes phrases entendues cent fois : « Ces braves petits hériteront de bien belles choses... Que de sacrifices nous

avons faits pour les avoir ! Ils n'ont pas eu la chance de connaître leur grand-père qui aimait le beau. Je n'aurai jamais profité de tout cela. Comme je n'en ai plus pour longtemps... ». Suivaient d'innombrables détails sur les origines et les coûts, qui laissaient les « petits » de marbre, au grand désespoir de leur aïeule. Cet affichage insidieux heurtait la sensibilité de Sarah. La première femme de Guy était la fille d'un riche avocat de Toulouse. Le père de Sarah croupissait dans un bureau de poste de quatrième classe. Il lui était difficile de ne pas sentir, dans les informations de sa belle-mère, un insidieux mépris.

— Maman !

Cette fois, ce n'est plus un appel, mais un cri.

Sarah sursaute. L'angoisse soudaine de découvrir un sportif blessé brusque les battements de son cœur. A vingt mètres d'elle, Jérôme est planté de face, poings sur les hanches, arborant une moue découragée.

Elle sourit.

— Pourquoi tu ne me regardes pas ?

Le ton s'est adouci subitement. Elle envoie un baiser de la main. Il dresse les mains en signe de victoire imminente. Heureux d'avoir réussi à capter l'attention de son admiratrice habituelle, il retourne aussitôt à ses marques longuement testées, adopte une respiration « soufflet de forge », et se courbe en balançant des bras de pantin de chaque côté du corps, à l'image de ses sportifs modèles. Les secondes passent... Un dernier regard vers la chaise longue, et c'est le bond. La course brève, en longues enjambées, l'appel, l'envol, la retombée sur les cubes de mousse, le regard anxieux qui scrute la barre. Cette barre qui n'en finit pas de frémir... Mais se stabilise sans chuter ! Un hurlement de victoire que ne renierait pas un champion olympique, puis une course haletante et brouillonne pour obtenir un baiser bien mérité.

— Tu as regardé au bon... au bon moment !

— Reprends ton souffle. C'est un exploit, mais de vacances !

Jérôme secoue la tête avec fermeté.

— Tu ne comprends pas ! Pour une tentative de record, il n'y a pas de différence entre le mois de juillet et les autres. Tu sais à quelle hauteur je suis arrivé ?

La douceur tiède de la main de Jérôme sur son bras nu la réintègre définitivement dans la réalité objective.

— Je dirais... Un mètre cinquante ?

— Pff ! Non ! Ça, c'était il y a trois jours ! Je commençais tout juste l'échauffement ! Les marques n'étaient pas encore au point. Rien n'était d'ailleurs au point ! Je viens de passer un mètre soixante sept ! Tu te rends compte ?

Sarah n'a pas une conscience exacte de l'importance sportive du fait. Mais de la joie qui transpire par tous les pores de son fils, oui, indéniablement ! Seul un être de granit serait capable de fermer la porte de son cœur à de telles effluves...

— C'est Maxime qui va être fou de rage !

— Ton concurrent ?

— Oui, mais à présent, je ne peux plus lui donner ce nom-là ! C'est vrai que le mois dernier on se tenait à deux ou trois centimètres près. Lui en seconde place, je précise. Il a parié, devant témoins, qu'à la rentrée il me battra à plate couture ! Tu parles d'un prétentieux ! A moins que je ne me foule quelque chose d'ici septembre, j'ai comme l'impression que nous allons nous faire offrir le champagne...

— Tu n'envisages pas qu'il ait pu progresser ?

— Aucune chance !

Jérôme écarte d'une pichenette une éventualité si contraire au bon sens, qu'elle en est saugrenue.

— Je t'assure ! A mon avis, il aura même baissé. J'en mettrais ma main au feu.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Tu ne le répéteras pas à sa mère ?

— Jérôme ! Tu m'as déjà entendue faire des commérages ? Ceci dit, je ne tiens pas à ce que tu trahisses les petits secrets de tes copains. Même pour moi.

— Oh, c'est pas bien grave. Il part en vacances à l'île de Ré, chez sa grand-mère, pendant que ses parents sont en Birmanie, ou en Thaïlande, enfin dans un coin de ce genre. Il adore sa grand-mère, mais moi, je sais qu'il adore surtout sa copine Marion, qui habite à trois kilomètres. Comme en plus la vieille est à moitié aveugle, et sourde comme un pot, tu vois le tableau ! Il va sûrement s'entraîner, mais je ne suis pas sûr que ce soit dans le saut en hauteur...

— Jérôme !

— Eh quoi ? La vérité ne doit jamais se cacher, tu me l'as répété souvent.

— La vérité, oui. Enfin, peut-être. Mais ce que tu dis n'est pas une vérité ; c'est une probabilité. Quoi qu'il en soit, chacun choisit sa direction.

— Ouais. Tu as raison, on choisit ce qu'on peut...

L'exaltation est retombée. Jérôme se relève, lance un bref regard vers la fenêtre du « bureau », et part lentement vers le sautoir en traînant les pieds. Sarah ouvre la bouche pour le rappeler, lui adresser un dernier compliment, mais elle sent que ce ne serait pas adapté au moment présent. Les sons restent bloqués dans sa gorge. Ce n'est pas la crainte d'entrouvrir un chapitre épineux, dont la solitude de son fils n'est qu'une conséquence première parmi d'autres, qui la retient. Leur franchise commune a déjà plusieurs fois mis à jour, éclairé des questions intimes et traumatisantes. Simplement, pour que l'échange soit constructif, il est important qu'une résonance harmonieuse s'établisse entre les deux cœurs. Sarah sent que, présentement, seule une discussion pourrait naître. Il est de beaucoup préférable qu'il exécute quelques sauts pour évacuer le nuage qui a terni sa joie, avant d'envisager une reprise du dialogue.

Le mois de juillet est, pour Jérôme, une ère de bonheur intense. Dès que la neige commence à désertier les sommets qui encerclent Clermont, que le frileux printemps gagne péniblement l'Auvergne, les joies odorantes de la Provence envahissent sa conversation. Sarah est une auditrice muette, mais fidèle et

passionnée. L'exaltation de son fils n'est pas un masque. Une intuition profonde le lui certifie. Oh, les bouderies ne manquent pas. Les accès de colère non plus. Mais ce ne sont là que de salutaires rejets épidermiques, destinés à évacuer un excès de miasmes émotionnels. La franchise spontanée avec laquelle il questionne parfois sa mère, lui livre des pensées intimes, est une preuve supplémentaire, mais facultative, qu'il ne dissimule inconsciemment aucune zone d'ombre importante au fond de son être.

Pourtant, le tempérament de Sarah n'est pas de se satisfaire du passable. Son cerveau, ses sens, son cœur sont perpétuellement aux aguets, à l'écoute de l'autre. Les minutes de relaxation, suffisamment intense pour faire écran aux appels de son fils, sont rarissimes. Les sous-entendus ouverts par les derniers mots de Jérôme, ne doivent pas être négligés. La chaleur est, cette année, plus écrasante encore que celle des étés précédents. Corps et cerveau auraient une fâcheuse tendance à s'engourdir dans le bien-être moite. A laisser le rituel d'indifférence installé insidieusement par Guy et Marie, devenir le cadre d'existence naturel de tous les êtres présents. Cela n'est pas bon. Sarah le sait. Les demandes de son fils sont suffisamment rares et modestes pour être prises en compte, même non exprimées verbalement. Surtout non exprimées...

La simple décision intérieure de réagir, de bousculer l'habitude, redonne vie à tout son corps. L'énergie d'amour circule à nouveau. Cette énergie ressentie pour la première fois seize ans plus tôt, alors que Guy venait juste de pénétrer son univers. Une explosion, un souffle si puissants que les cellules de sa poitrine semblaient vouloir éclater en myriades de soleils ! Quel souvenir ! Sans doute son visage avait-il rougi, ou pâli... toujours est-il que le malheureux chirurgien, ignorant ce qui se passait, et donc totalement affolé, avait déployé tous ses talents thérapeutiques pour arracher Sarah à ce qu'il croyait être son dernier soupir. Elle avait tenté, lorsque l'apaisement était revenu, une dizaine d'heures plus tard, de traduire en mots maladroits cette expérience d'Amour. A cette époque, il écoutait de tout son être physique celle qu'il adorait, mais l'intellect seul était incapable de lui faire comprendre ce qu'elle-même ne pouvait transmettre. Même aujourd'hui, les milliers de pages qu'elle avait emmagasinées se révélaient impuissantes pour l'aider à mettre en mots l'indicible. Son âme n'avait pas oublié le message reçu. Là résidait le principal !...

Cet amour est toujours bien vivant. En léthargie partielle, peut-être, mais bien vivant ! Prêt à exploser avec une puissance décuplée par le sommeil. La raison n'a même pas besoin de chercher à savoir si les années ont miné son ardeur. Le cœur, lui, sait qu'il n'en est rien. Seule manque, pour sa libération, une âme qui aspire à respirer cet amour. Bien sûr, Guy est physiquement là, mais si loin psychiquement ! Comment partager avec un être qui ne demande rien ? Cela d'ailleurs n'est pas exact : il demande un isolement studieux.

Pourtant, l'irruption de cette âme inconnue, qui ébranlerait les remparts de sérénité si patiemment érigés, Sarah la redoute plus que tout au monde...

Pas une seconde elle n'a envisagé une séparation, encore moins un divorce. Malgré une inquiétude grandissante qu'il laisse involontairement percer depuis

quelques mois, Guy n'est certainement pas malheureux. Sa passion pour la chirurgie, loin de s'émousser avec les années, s'est encore accrue. Marie réserve à son père les quelques moments paisibles de son tempérament difficile. Sarah est une épouse intelligente, belle et réservée, dont le cœur a gagné en sérénité ce qu'il a perdu en exaltation. Que demander de plus ?...

Le seul véritable point noir réside dans l'animosité que Marie manifeste envers elle. Du haut de ses six ans, elle lançait déjà, à sa future belle-mère, des éclairs meurtriers. Les quinze années qui ont suivi n'ont rien modifié dans le fond. Dans la forme, plusieurs étapes se sont succédé : regards, gros mots, ironie, mutisme. Le dernier stade consiste en une politesse hautaine et affectée.

Guy ne s'est jamais beaucoup préoccupé de cette allergie. Il est vrai que ce type de spécialité n'entre pas dans le cadre de ses compétences. Pas plus, d'ailleurs, que l'étude psychologique, ou, horreur, psychanalytique, dont les représentants ne suscitent, de sa part, qu'un rictus moqueur. Cette inertie est le seul point que Sarah avait tenté de combattre. D'une part, l'attitude de Marie blessait profondément sa propre sensibilité ; d'autre part, elle souffrait de voir un enfant se réfugier dans une agressivité négative susceptible de la perturber durablement ainsi que son petit frère qui, dès son plus jeune âge, rangeait sa force virile aux côtés de sa mère pour mieux la protéger !

A la suite de longues discussions, Guy avait cédé. Un rendez-vous avait été pris auprès d'un collègue psychanalyste et, néanmoins, ami. Le malheureux avait eu la « méchante » idée de se tuer le mois suivant, dans un accident de montagne ! Comme il n'existait aucun autre spécialiste clermontois digne de confiance, le sujet avait été définitivement classé. Au cours des rares périodes où son capital énergétique chutait, Sarah se demandait si cette aversion ne satisfaisait pas Guy. N'avait-il pas avoué un jour qu'il n'aimait pas les amitiés entre personnes du même sexe ? La situation lui conservait l'adulation tranquille de sa fille, qu'il ne partageait avec personne. Surtout pas dans son « sanctuaire » professionnel, où elle était la seule à être tolérée.

Jérôme, qui a disparu depuis quelques minutes, réapparaît. Il se dirige d'un air grave vers la piscine, pose délicatement sur les dalles brûlantes sa serviette de bain attitrée, fixe les profondeurs bleutées, se concentre pour un plongeon. Ferme les yeux. Puis change brusquement d'orientation, bondit en petites foulées auprès de sa mère.

— Sarah...

Elle le fixe avec tendresse.

— Tu sais que je n'aime pas que tu m'appelles par mon prénom !

— C'est parce que je l'aime, ton prénom. A cause de la chasseresse de la mythologie. Tu m'as assez lu toutes leurs histoires de famille, à Circé, Jupiter, Actéon et toute la clique ! Et puis Marie s'adresse bien comme ça à papa...

— Ton père est assez grand pour prendre ses responsabilités. S'il trouve ça bien, c'est que ça l'est... mais pour lui seulement. Il est possible d'aimer une personne sans s'identifier à elle ; c'est même vivement recommandé, si on peut ! Tu as une demande à me faire, je suppose ?

- Non. Deux.
- Je t'écoute.
- Je suis certain que tu vas accepter la première !
- J'ai comme l'impression qu'il s'agit d'un concours de natation ?
- Tout juste. C'est le seul domaine où je peux me mesurer à une championne !
- Tu sembles juste oublier que mon titre date un tout petit peu. Dix-huit ans, pour être exacte...
- Evidemment, je n'avais pas la chance d'être là pour t'encourager. Mais je sais que tu n'as rien perdu. Il n'y a pas longtemps que j'ai réussi à te battre aux quarante cinq mètres ! Tu es d'accord ?
- Bien sûr, je commençais à m'ankyloser. Heureusement que tu es là pour m'aider à conserver une forme acceptable !
- Super !
- Il se frotte les mains et arbore un sourire radieux.
- Une longueur d'avance ! Pas moins. Je me sens tout à fait imbattable. Je te préviens honnêtement pour que tu ne sois pas déçue. Tu paries ?
- Tu m'as l'air passablement attiré par le jeu !
- De plus en plus. Normal ! Je gagne neuf fois sur dix. Avoue que c'est encourageant !
- Que proposes-tu comme lot ? Peut-être la seconde demande que tu avais en tête ?
- Tu es trop subtile pour moi ! C'est décourageant à la fin ! Pourquoi tu devines tout ? Je suis sûr qu'il n'y a pas un secret dans la maison que tu ignores ! Quelle chance.
- Le mot n'est pas tout à fait adapté. Je t'assure qu'il y a des moments où je me passerais fort bien de cette capacité. Alors... Que vais-je perdre ?
- Je crois que c'est le dernier jour de la fête.
- Tu es certainement mieux renseigné que moi sur ce sujet.
- Oui. En fait, bien que tout le monde soit calfeutré ici, il y a encore quelques nouvelles qui nous arrivent de chez les « sauvages ».
- N'est-ce pas le voisin qui parlait de ça il y a une semaine ?
- Tout juste.
- Il m'avait semblé que tu n'étais pas très intéressé ?
- Normal ! A ce moment-là, je n'arrivais pas à franchir un mètre soixante. Ça me fichait le moral à plat. Aujourd'hui, rien n'est pareil. Tout est OK ! Je viens de battre mon record, et je m'appête à écraser mon entraîneuse favorite. Ça ne peut pas aller mieux !
- C'est indéniable. Dans dix minutes, je suis à ta disposition. Mais, si tu me permets un conseil professionnel, entraîne-toi ! La confiance est une qualité merveilleuse, à condition qu'elle ne soit pas aveugle. Si tu as vraiment envie de gagner une virée au bord de mer, il faut la gagner. Je ne t'en ferai pas cadeau !
- Tu crois que papa viendra ?

— Tu sais bien qu’il apprécie autant la foule que la chaleur. S’il a terminé son travail, j’essaierai quelques arguments motivants ; c’est tout ce que je peux te promettre.

— C’est écœurant ! Il n’en finira donc jamais d’apprendre ? A vous déguster d’aller en Fac.

— Oh, rassure-toi. La probabilité de sombrer dans l’étude dix-huit heures sur vingt-quatre est quand même très réduite ! Un cas sur dix mille, peut-être.

— Ce qui est certain, c’est que je ne serai pas ce cas-là ! Il était comme ça quand tu l’as connu ?

— Pas vraiment. Il ne dépassait pas dix heures ! Mais ses responsabilités d’alors n’étaient en rien comparables à celles d’aujourd’hui. Et puis, n’oublie pas que les sportifs auxquels tu voues tant d’admiration, passent la moitié de leurs journées à s’entraîner aux mêmes gestes. Ce n’est pas rose non plus !

— Sûr. Mais eux, au moins, ils se font des poumons super. Ils s’aèrent les pectoraux. Ils sont bronzés. Quand papa rentre de vacances, on dirait qu’il a passé un an en cellule !

— Qu’ils développent leurs muscles, c’est parfait. Mais il faut bien que de pauvres malheureux enrichissent leurs cerveaux pour rafistoler les tibias ou recoudre les épidermes !

— Evidemment. Mais le malheur, c’est que je suis tombé dans la seconde catégorie ! Bon... Je vais mettre en application les excellents conseils de mon entraîneuse favorite. Tu as dix minutes pour te préparer à une défaite mémorable.

— Pari tenu !

Il se dresse, bombe le torse, effectue quelques soufflets de forge pour réveiller ses alvéoles pulmonaires, une dizaine de flexions pour dérouiller les genoux, puis, sans un mot, hyper concentré, commence, dans une foulée qui se veut aussi efficace qu’élégante, le premier tour de la propriété.

Sarah sourit d’un bonheur intense.

« Allons, il ne doit pas être le seul à se préparer ! Le but qu’il s’est fixé est fort simple : toucher le premier la bordure du bassin. Le mien est un peu plus difficile : perdre avec élégance, afin de lui procurer une petite sortie dont il a bien besoin. Sans pour cela ridiculiser l’entraîneur qu’il admire ! Il devient de jour en jour un sportif plus redoutable. Il y a des moments où je me demande ce qu’il a hérité de son père, si ce n’est, bien sûr, la couleur des yeux... »

Chapitre 2

15 Juillet

« Je l'ai rencontré le premier avril 1971 ! Comment ne pas se souvenir d'un jour pareil ? Le plus ignare des apprentis psychanalystes en tirerait une montagne de conclusions ! »....

« Voyons, chère Madame, qu'est-ce que cela évoque pour vous ? Ne réfléchissez pas. Ce qui vient spontanément... Uniquement ce qui jaillit du fond de votre inconscient. »

Un balancement vertical de la barbichette. « Mais oui, c'est cela : une farce, une gigantesque farce. Rappelez-vous les gestes effectués dans les heures qui précédaient ? Les plats que vous avez consommés ? On ne soupçonne pas l'importance que l'estomac peut jouer dans l'organisation de notre subconscient ! Aucun des faits qui précèdent un moment aussi crucial ne doit être négligé. L'instant, que dis-je, le millième de seconde qui marque de façon indélébile notre existence. Vous rendez-vous compte ? Ah, je vois. Vous pensez que je déraisonne. Pas un psychanalyste qui ne divague, n'est ce pas ? C'est un lieu commun véhiculé par tous les réfractaires à la clarification de notre borborygme personnel. Je lis dans vos pensées comme si elles s'imprimaient sur un écran cathodique. Avec tout le respect que je vous dois, je le dis tout net : vous vous manipulez ! Désirez-vous une preuve tangible de ce que j'avance ? Cherchez le menu... Oui la liste des petites choses que vous avez englouties au cours de votre dernier repas, juste avant l'instant fatidique. Vous croyez l'avoir oubliée ? Vous ne le pouvez pas. Si vous me soutenez cela, je sais que vous mentez à votre moi profond ! »

Je vois la barbichette aussi nettement que si elle se balançait devant mon visage en ce moment. Mais pour ce qui est du menu ?... Voyons, un minimum de concentration !

« Le premier avril était, cette année-là, un jeudi. »

« Un jeudi, tiens ! Voyons... Rien que ce mot nous éclaire déjà. Il s'agit du jour consacré à Jupiter. Un bon vivant, cet être-là, qui n'hésite pas à manger gloutonnement, à se fabriquer de bonnes bedaines. Vous constatez comme le « hasard » agence bien les éléments. Je vous parle nourriture, vous me répondez

« Dieu de la jovialité ». Excellent début ! Poursuivez, je suis un incorrigible interrupteur ! L'antipode de mes chers confrères ».

Je sortais de chez Viviane, une amie sympathique, mais passablement disjonctée. Elle accumulait les « chéris » avec autant de constance que les 4/20 aux interrogations d'anglais ! Mais ne laissons pas le mental s'égarer. L'un des plaisirs favoris de ce coquin est d'aller battre la campagne dès qu'un service utile lui est demandé. Viviane était une bonne cuisinière. Elle aimait la Provence plus encore que moi. Plus globalement, en tous cas : le paysage, mais aussi les peintures, les habitants mâles, et surtout la cuisine ! Elle mettait des tomates partout, dans la soupe, dans les nouilles, dans les salades vertes et...

« Pourquoi riez-vous, chère Madame ? Ah, je vois que nous avons trouvé ! ».

Oui, bien sûr, c'est vrai qu'il y a de quoi rire ! Il s'agissait de tomates provençales. L'une d'elles avait même atterri sur ma chaussure. Nous nous étions amusées comme des folles...

« Ne détournez pas la conversation, s'il vous plaît. Comment étaient composées ces tomates ? Mmmm? Vous l'avez dit : d'une farce ! Avez-vous conscience maintenant des auspices divins sous lesquels se plaçaient les prémisses de cette rencontre si déterminante ? »

La barbichette tremble de satisfaction.

« Une farce, une gigantesque farce, une farce au carré ! Groddeck était un thérapeute et un écrivain hors pair, Madame, un génie dont vous appréciez à sa juste valeur l'humour macabre et caustique, j'en suis sûr. N'ai-je pas eu raison de vous prêter son livre¹ ? Même si cette excursion dans l'inconscient est une souffrance pour l'orgueilleux mental qui nous dirige, la dissection objective et détachée qui suit le premier écœurement est un spectacle délicieux ! Le théâtre de nos manipulations internes, des constructions plus branlantes les unes que les autres, qui sont érigées par notre moi extérieur, pour tenter maladroitement de masquer ce qui pointe le nez à chaque seconde, sans que nous nous en rendions compte : une jouissance de tous les instants, je vous le dis ! Un régal de gourmet. Voyons... Où en étais-je ? Plus exactement, où en étiez-vous ? Synthétisons : premier acte : un plat de tomates farcies ! Deuxième acte : l'une d'elle chute sur votre pied. Ah, au fait : pied droit ou gauche ? Vous ne vous en souvenez vraiment pas ? Quel dommage, nous aurions eu là une belle occasion de coller une part de responsabilité sur papa ou maman. Enfin... Tant pis. Cela vous reviendra. Rien n'est jamais sorti complètement de notre mémoire. Heureusement pour nous, pauvres psychanalystes. De quoi vivrions-nous si nos patients étaient des cartes perforées vierges ? Troisième acte : la date : 1^{er} Avril. Un jeudi. Quatrième acte : LA rencontre ! Nous arrivons au morceau de choix. Dans quel endroit a-t-elle eu lieu ? »

« Tout cela me fatigue, docteur... »

¹ « Le livre du Ça » de Georg Groddeck

« Bien, bien, excellent ! C'est que nous sommes prêts à déboucher sur un tournant capital. Ce n'est pas le moment de dérapier, de faire croire que la route est glissante, ou que vous ne savez pas négocier les virages. Quand le mental annonce : « Je suis épuisé » ; « Un bon somme ferait tant de bien au pauvre corps exténué qui m'abrite » ; « Je dois surveiller mon petit garçon qui joue dans l'escalier » ; vous pouvez être certaine d'un point : il a une trouille bleue ! Il est sur le point de laisser échapper un petit souvenir qu'il s'est donné un mal d'humain à dissimuler dans un recoin, sous un tas de fariboles aguichantes, mais d'un inintérêt total ! »

« C'est la vérité, docteur. »

La barbichette s'agite avec violence.

« Tttt, ce n'est pas LA vérité, chère Madame, c'est SA vérité. Nuance. Je vous écoute mon enfant. »

« Rue Saint Rémy, oui c'est cela... Je croyais l'avoir oublié. Mon Dieu ! »

A suivre...